

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



L'EQUIPAGE KERMAINGANT



Vénerie en Ecouves et Andaines



Le rendez-vous avait été fixé à l'Étoile d'Andaines pour la première chasse de la saison, le 30 septembre 1933.

Ce n'était pas une chasse ordinaire. L'Équipage Pardieu ayant été provisoirement démonté (avant d'être bientôt remonté sous le nom d'Équipage d'Andaines), l'Équipage de Beaumont-les-Autels avait été invité à venir d'Écouves commencer la saison en Andaines. Le Vautrait de Rhuy, à M. Jean de Kermaingant, qui venait d'arriver dans l'Orne pour courir quelques sangliers, s'était joint à lui.

A l'heure dite, on vit arriver de l'Ermitage, où ils étaient cantonnés, Vol-ce-l'Est, premier piqueux du Baron de Layre, cape à la main, précédant deux valets de chiens en veste courte galonnée et bas de vénerie, suivis d'une cinquantaine de superbes bâtards du Haut-Poitou. Trois hommes montés fermaient la marche.

Le carrefour de l'Étoile était rouge de monde, avec les tenues à parements verts de l'Équipage de Beaumont-les-Autels, et parements noirs du Vautrait de Rhuy, auxquelles se joignaient les tenues gros bleu et amarante de l'Équipage Pardieu. Évidemment, la circulation automobile n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui sur la D. 908, qui traverse dans toute sa longueur la forêt d'Andaines et cause bien des soucis aux équipages qui y découpent de nos jours.

On attaqua un daguet et la suite fut moins brillante que le rendez-vous. Tel fut mon premier contact avec



M. Jean de Kermaingant.

l'Équipage Kermaingant.

Jean de Kermaingant avait débuté dans la vénerie comme associé de

M. Edgard Bégé, au Vautrait de Villeneuve, dont la tenue feuille morte était, disait-il, si pratique car on pouvait prendre le train pour rentrer après la chasse sans avoir à se changer ! Évidemment plus facile, même à l'époque, qu'avec une tenue rouge...

En 1929, le Vautrait de Villeneuve ayant été démonté, il lui succède dans son territoire (forêts de Boulogne, Russy, Blois,...) et fonde son propre équipage, le Vautrait de Rhuy, du nom de sa propriété du Loir-et-Cher. La tenue est rouge, col et parements de velours noir, sans galon, culotte noire, gilet de velours noir (drap rouge pour les hommes), bottes de vénerie. Le bouton, qui est donc à l'origine celui d'un vautrait, représente une hure de sanglier de face, avec la devise « Tiens Bon Breton ». La fanfare choisie est la Petit-Bourg (le château de Petit-Bourg, proche de la forêt de Sénart, a appartenu à sa famille), par le Marquis de Dampierre. Les chiens sont des bâtards anglais et Griffons marqués d'un K barré (ce qui signifie Ker en breton).

En 1933, le Vautrait arrive en Normandie pour courir des sangliers en forêt d'Écouves, seul ou couplant avec l'Équipage du Baron de Layre. Ce déplacement sera définitif car, dès 1934, l'Équipage de Beaumont-les-Autels ou Rallye Écouves, repris par le Comte de Felcourt, émigrera à Sillé-le-Guillaume. Jean de Kermaingant reprend alors ce territoire et met ses chiens dans la voie du cerf.



Dans les brumes d'Écouves...

(Photo : S. Levoye)

Avant de suivre l'équipage à travers les taillis et futaies d'Écouves, décrivons brièvement cette forêt qui allait devenir son territoire de base.

« Écouves, avec son éperon formidable, la plus grande forêt normande et la plus sauvage » (La Varenne).

La partie domaniale (8 175 ha) s'inscrit dans un triangle Alençon-Carrouges-Sées et se prolonge principalement vers le nord-ouest pour former, avec les bois particuliers, un massif d'environ 16 000 ha. Le relief, tourmenté à souhait, présente d'importantes dénivellations (le Signal d'Écouves est, à 417 mètres, l'un des points culminants de la France de l'ouest). Dominé par l'influence atlantique mais modulé par la vigueur du relief, le climat est souvent froid. Les neiges et précipitations abondantes se traduisent par un réseau hydrographique serré. Enfin, la caractéristique des sols est leur pauvreté, sans doute l'une des raisons de l'importance des peuplements de résineux (un peu plus de 50 %) par rapport aux feuillus. Ces constatations ne sont pas sans conséquences pour la chasse. La forêt est dure aux chiens et aux chevaux. Pour monter de Bourbenoir à la Croix-Madame, parcours classique, il faut grimper une côte ininterrompue de 3 500 mètres avec une dénivellation de plus de 200 mètres. (Merci pour les chevaux !) On perd souvent les chiens d'oreille, lorsqu'ils sont passés de l'autre côté d'une crête et on ne les retrouve pas toujours facilement. Neige et verglas sont fréquents et durables. Par temps habituellement pluvieux, le terrain est lourd, souvent agrémenté, si l'on peut dire, de cailloux et d'éboulis de rochers. Il faut aussi mentionner les fameuses mouilles dont nous avons presque tous fait la désagréable expérience un jour ou l'autre.

Sans doute, la pluie contribue généralement à donner une bonne voie, mais les différences d'altitude et d'exposition se traduisent souvent par une grande irrégularité. Il n'est pas rare que l'on trouve neige ou brouillard sur les crêtes et les pentes exposées au nord tandis que le soleil brille sur les versants sud. Enfin, de vastes plantations de jeunes résineux, abritant une végétation dense de fougères, bruyères et ronces, permettent aux animaux de se faire battre longuement à petit train, et d'user les chiens. Ceci compromet souvent les débuts de saison, au moment où il serait si important de prendre.

Certes ces difficultés, et d'autres, se retrouvent à des degrés divers dans tous les territoires ; il est vrai aussi que chacun de nous a quelque

tendance à prétendre chasser les animaux les plus difficiles dans le territoire le plus dur (et avec les meilleurs chiens...). Mais il faut convenir objectivement que la forêt d'Écouves n'est pas facile.

La forêt d'Andaines a été jusqu'en 1979 le second territoire de base de l'équipage. La partie domaniale s'étend sur 5 300 ha de part et d'autre de la station thermique de Bagnolles-de-l'Orne et sur une longueur d'environ 18 km. Elle est complétée vers le sud-est par des bois privés, notamment les forêts de La Motte et de Monaye, l'ensemble formant un massif de près de 8 000 ha. L'altitude moyenne ne dépasse pas 200 mètres, avec un relief de faible amplitude. Cependant, cette forêt est, comme on dit, assez « sourde », caractéristique bien connue des pays plats, où l'on entend un train à deux kilomètres en plaine et pas les chiens dans un valon à quelques centaines de mètres.

semé de boqueteaux, on ne constate aucun échange de grands animaux. De mémoire de veneur, il n'a existé qu'un seul cas d'un cerf passant d'Andaines en Écouves, encore avait-il été attaqué à l'extrémité sud-est du massif, en forêt de Monaye. Enfin, de tout temps, Andaines a été reconnue comme une forêt présentant de particulières difficultés de vénerie sans que l'on n'ait jamais avancé une explication claire. Ceci est tout à l'honneur des veneurs qui y réussissent. Pour sa part, sur quarante-cinq saisons, et à quelques exceptions près, l'Équipage Kermaingant a toujours mieux pris en Écouves qu'en Andaines.



... neige et verglas sont fréquents.

(Photo : S. Levoye)

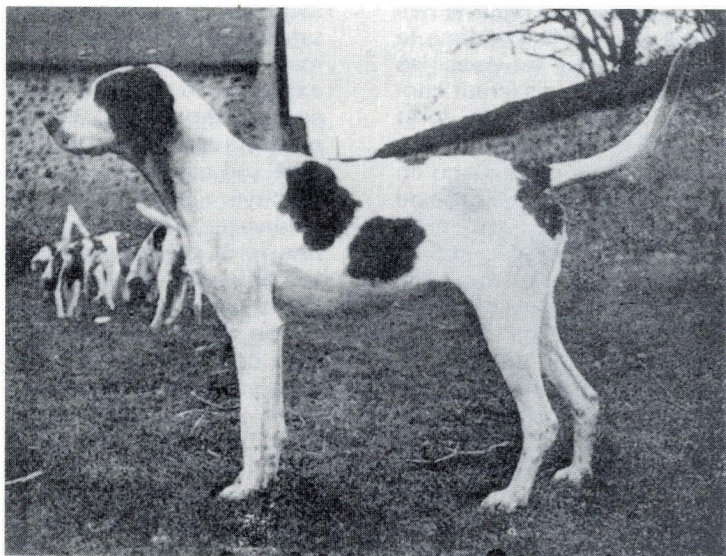
Andaines est par ailleurs un bon exemple de ce qui peut provoquer une modification des habitudes des animaux. Traditionnellement, les cerfs venaient ruser et se faire prendre à l'étang de la Forge, situé aux lisières est de la forêt. En 1934, les étangs de l'Ermitage, situés au centre du massif, ont été remis en eau. De ce jour, les animaux ont déserté l'étang de la Forge où nous n'avons pas pris plus de cinq ou six cerfs en soixante ans, les chasses étaient désormais centrées sur les étangs de l'Ermitage, ce qui a entraîné un raccourcissement et une certaine monotonie des parcours.

Bien qu'Andaines et Écouves ne soient séparées que par un débucher de huit kilomètres, de plus par-

Ces deux forêts peuvent se réclamer d'une ancienne et riche tradition de vénerie

L'Ermitage, enclave de prés et d'étangs, situé au centre de la forêt d'Andaines, est, avant la Révolution, la propriété de la Marquise de la Brisolière qui y fait de fréquents séjours. Intrépide amazone, elle y revient en 1806 avec son amant, le Bailli de la Tour, propriétaire du château de Villesavin en Touraine, dont on dit qu'elle est comme son premier piqueux.

C'est encore à l'Ermitage que le Maréchal Marquis de Grouchy se réfugia après les Cent-Jours. Un cerf qu'il chassait ayant tenu les abois dans l'enceinte des Roches

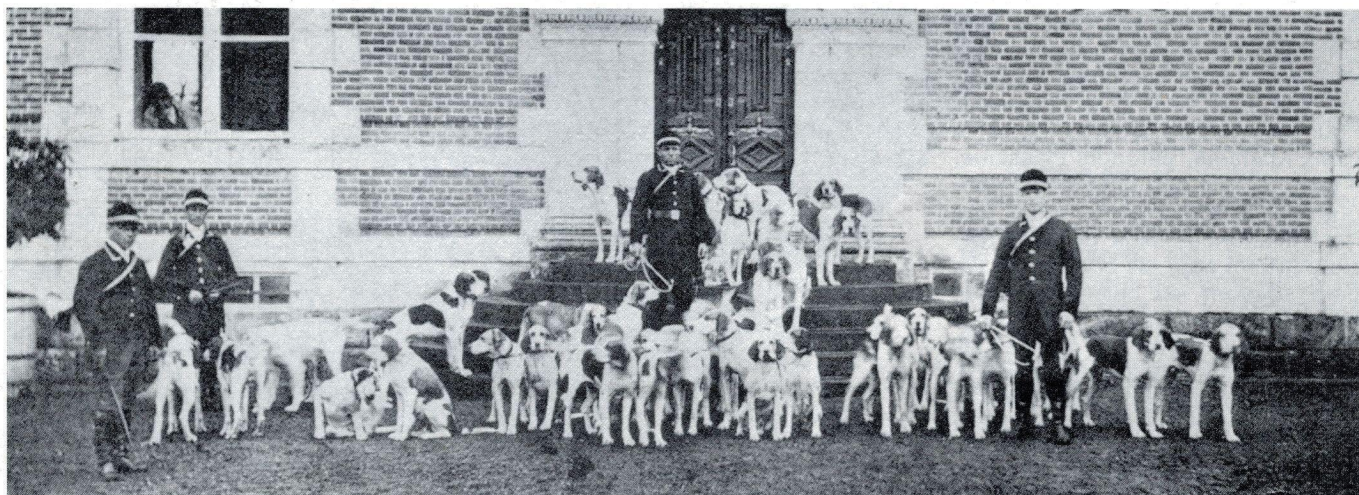


Merveille, type de chien Chambray.

aux Dames, se jeta dans le vide et se tua au pied d'un rocher. Lorsque le Maréchal arriva, il trouva un indi-

ment le remarquable ouvrage de M. Maurice de Gasté. Par ailleurs, les descendants du « Grand Chef »

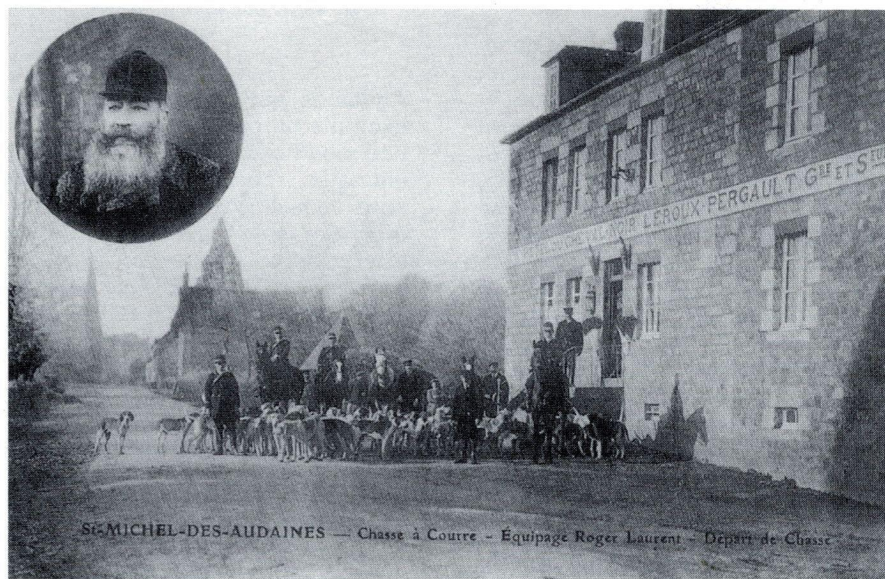
conservent des livres de chasse qui constituent une documentation unique sur cet équipage et ses territoires avec une foule de détails sur ses laisser-courre, saison après saison. L'étude de ces volumineux écrits est extrêmement instructive et permet de se faire une idée plus précise des méthodes de chasse et des chiens Chambray. Ceux-ci, qui ne feraient peut-être pas très bonne figure aujourd'hui dans une exposition organisée par le Club du Chien d'Ordre, étaient visiblement construits en ouvriers, ce qui explique que l'on pouvait chasser plusieurs fois dans la semaine, voire en se déplaçant par la route d'une forêt à l'autre et cela avec un effectif modeste. Ils étaient certainement très fins de nez, très chasseurs (on recouplait les rapprocheurs pour changer de brisée) et entreprenants. Ce célèbre équipage, qui a pris le chiffre énorme de 2 466 cerfs (certains dans des conditions qui paraîtraient aujourd'hui peu orthodoxes,



L'équipage de Chambray.

vidu famélique qui disputait la venaison aux chiens. Il s'agissait d'un certain Susco, originaire de Champsecret qui, poursuivi en raison de ses activités sous la Terreur, vivait clandestinement au creux de ce rocher. Le Maréchal lui dit : « Tais mon nom, je tairai le tien ». Chacun tint parole et le rocher s'appelle toujours la Roche à Susco. L'anecdote paraît au moins en partie plausible car, dans les années 60, l'Équipage Kermaingant a vu un cerf hallali se jeter du haut de ce même rocher, suivi par plusieurs chiens.

Plus près de nous, la vénerie du cerf a été illustrée par le célèbre équipage du Marquis de Chambray, même si ces deux forêts ne représentaient qu'une partie de son vaste territoire. Son histoire a fait l'objet de nombreux écrits, notam-



(Photos : Courtoisie)

mais ceci est une autre histoire...) a laissé de prestigieux souvenirs. La ligne, devenue route Chambray, reste l'un des hauts lieux des laisser-courre en forêt d'Écouves et La Voguë est régulièrement sonnée aux curées.

À la disparition du Marquis de Chambray (1910), l'équipage et le territoire sont repris par l'un de ses fidèles boutons, M. Roger Laurent, qui a laissé la réputation d'un fin veneur. Le chapitre qu'il a rédigé au début du siècle dans la Chasse Moderne sur le courre du cerf et du chevreuil fait aujourd'hui encore autorité. Empêché de monter à cheval par son infirmité, il suivait en voiture, marchant grand train, relayant en cours de chasse. Il avait cependant été amené à ralentir le train de ses chiens, d'où la réputation de lenteur faite parfois aux chiens Chambray. En fait, les chiens ayant été décimés par la maladie au chenil de La Ferté-Vidame pendant la guerre 14-18, il eut à reconstituer entièrement sa meute à partir de quelques rescapés. Il le fit avec succès car, à sa disparition, en 1927, il avait pu sonner l'hallali du 2 971^e cerf des chiens Chambray.

Ceux-ci furent alors confiés par le Comité de la Société de Vénérerie à l'Équipage Beaujeu-Beaumont, à M. du Souzy. Ils devaient finir tragiquement sous la glace d'un étang de la Côte d'Or. Une partie des chiens de Roger Laurent était d'autre part échue au Rallye Navarre, à la Comtesse d'Ideville, jusqu'à sa démonte en 1937.

Le prédécesseur immédiat de l'Équipage Kermaingant en forêt d'Écouves a été l'Équipage de Beaumont-les-Autels, alias Rallye Écouves, au Baron de Layre. Ce grand équipage, fort bien tenu, passe pour avoir réussi de façon assez irrégulière, sauf lorsqu'il eut pour master le Comte Henri d'Andigné, veneur de grande réputation. Il avait pour premier piqueux Vol-ce-l'Est qui devait finir sa carrière comme chargé des écuries de M. Enguerrand de Vergie à Touffou.

Le territoire d'Andaines a eu la particularité, au début du siècle, de voir coexister plusieurs équipages qui se partageaient les attaqués de cerfs, biches, chevreuils et sangliers.

Outre, comme on l'a vu, l'Équipage du Marquis de Chambray puis de Roger Laurent, il faut citer l'Équipage du Petit-Jard qui chassait avec succès tous les animaux. La revue Vénérerie (n° 53 du 1^{er} trimestre 79) a consacré quelques pages à M.



Les piqueux du Rallye Écouves.

Philippe du Rozier, remarquable éleveur, veneur, et à ses chiens Normand-Poitevins aujourd'hui hélas disparus. A la même époque, se trouvait sur le territoire l'Équipage Partout J'en Suis, devise rappelant le prénom du maître d'équipage, le Marquis Jean de Cornulier qui devait prendre en Andaines son millièmes cerf en mars 1907. Découplaient également sur le territoire le Rallye Thiouzé, au Baron Hubert du Joncheray, ainsi que l'Équipage Delaunay, d'une existence assez brève et dont les chiens étaient alors servis par Louis Brousseau dit Laverdure dont le nom reste inséparable du Rallye Vouzeron.

En Écouves, la vénérerie du chevreuil a été pratiquée entre les deux guer-

res par l'Équipage du Docteur Drouet, dont on dit qu'il réussissait si bien que, pour faire durer le plaisir il lui arrivait d'arrêter ses chiens et d'attendre une demi-heure avant de remettre à la voie. Le Rallye Bas-Normand, au Vicomte de la Barre de Nanteuil, d'abord vautrait (1898-1903) tenue bleu gris clair, parements écarlates met, en 1907, ses bâtards saintongeois et poitevins sur la voie du chevreuil, dont il prend une trentaine par saison. L'équipage devait être repris par M. Garin et démonté en 1914.

De nos jours, c'est le Rallye La Passee, à M. Raymond Joliveau, qui assure le maintien de la vénérerie du chevreuil dans le territoire.

En Andaines, l'Équipage du Petit Jard, chassant tous les animaux, prenait régulièrement des chevreuils, de même que l'Équipage de Saint-Germain, remonté en Normand-Poitevins, servis avec talent par Delphin. Le Marquis d'Oilliamson arrivait le matin de Saint-Germain-Langot (près de 40 kilomètres) au Manoir du Lys où était cantonné l'équipage, déjeunait, montait à cheval. Si à 16 heures on n'avait pas pris, cela n'arrivait pas trop souvent si l'on en juge par le livre des chasses, Delphin avait ordre d'arrêter. Le maître d'équipage faisait atteler un cheval de relais et reprenait la route.

Toujours en Andaines, M. Pierre Pardieu fut un temps l'associé de M. Philippe du Rozier qui lui céda, en 1927, l'Équipage du Petit Jard. Il en reprit le bouton (tête de cerf de St-Hubert dans un ceinturon avec devise « Huberto semper fidelis ») et la tenue gros bleu à pare-



Le chenil du Rallye Bas-Normand au château de Moire.

(Photos : Courtoisie)

Principaux
ayant chassé
en Écouvène



**Équipe
Roger Laurent
(1910-1927)**



**Équipe
Grouchy
(1841-1845)**



**Équipe du Rozier/
(1890-1925)
Dumont-Pardieu
(1925-1933)**



**Équipe
Kermaingant**



**Équipe
Fontaine-Henri
(1879-1914)**



**Rallye Étoile
(créé en 1956)**



**Équipe
Chambray
(1850-1910)**



**Rallye Thiouzé
(créé en 1802)**



**Équipe Drouet
(1929-1939)**



**Vautrait du Perche
(créé en 1949)**



**Rallye
Bas-Normand
(1898-1914)**



**Équipe
Delaunay**

quipages
ou chassant
Andaines



Rallye Écouves
(1920-1936)



Rallye La Passée
(créé en 1968)



Rallye Laval
(créé en 1967)



Vautrait de Falandre
(1895-1942)



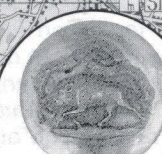
Équipage de St-Germain
(1889-1911)



Vautrait Fould
(1881-1886)



Équipage de Frédebise
(créé en 1956)



Rallye Craonnais
(1907-1914)



Le Vautrait Flandre devant le château de Falandre.

(D'après un tableau de Karl Reille)

ments amarante. Il eut d'abord pour associé M. Dumont, banquier à Condé-sur-Noireau, puis resta seul maître d'équipage après que son associé eut été emporté par la crise de 1929. Personnage truculent, à la faconde gasconne, excellent cavalier, il eut un piqueux, Émile Vivier, du plus pur style normand, belle trompe, superbement gorgé et fin valet de limier. On le voyait à l'attaque rester un moment à observer le pied de l'animal pour en reconnaître en cours de chasse. Ayant servi dans le petit vautrait de M. Foucault qui chassait carabine à la botte, il avait gardé une prédilection pour le courre du sanglier. Mais il était aussi un brillant piqueux de cerf, tandis que le courre du chevreuil ne lui plaisait guère. Or la forêt d'Andaines, écumée par le braconnage, était pauvre en grands animaux de sorte que l'équipage devait, faute de mieux, si je puis ainsi m'exprimer, chasser le chevreuil pendant une partie de la saison, sans grand succès d'ailleurs. Après sevrage, les jeunes chiens étaient envoyés à Clécy et placés dans un enclos contigu à un équarissage qui leur fournissait des carcasses à volonté. À une époque où la vaccination était inconnue, les chiens qui avaient survécu à ce régime de spartiate pouvaient être résistants.

On peut aussi se douter qu'ils étaient peu familiers lorsqu'on les rentrait en meute dans le courant de l'été. M. Pardieu avait sensiblement allégé les chiens du Rozier, mais c'est tout de même chez lui qu'on put voir les derniers représentants de ces Normand-Poitevins qui avaient de grandes qualités. Ils auraient constitué un apport précieux pour fixer et enrichir le Fran-

çais tricolore. Ils disparurent à la suite de deux épidémies de pneumonie, ce fléau qui décimait régulièrement les meutes. En 1934, l'Équipage Pardieu devint l'Équipage d'Andaines, qui allait lui-même contribuer à la remonte de l'Équipage Kermaingant en 1946.

Dans les années 50 et 60, le Rallye Étoile, vautrait créé en 1956 par M. Michel Robillard, doté d'un petit effectif de chiens, mais très forcenants, chasse occasionnellement dans le massif d'Andaines. De nos jours, le courre du chevreuil est maintenu, depuis 1956, par l'Équipage de Frédebise, au Docteur Claude Vézard, qui découpe un joli



Le chenil du Petit-Jard — Equipages du Rozier et Dumont-Pardieu.

(Photo : Courtoisie)

lot de Blanc et Noir d'origine Beauchamp.

Écouves, on peut s'en douter, a toujours été un territoire apprécié par les vautraits.

Au milieu du XIX^e siècle, M. Paul Rattier (tenue bleu clair, parements bleu foncé) découpe une cinquantaine de Fox-Hounds sur cerf et sanglier. Il est resté localement célèbre pour avoir importé des cerfs de Hongrie auxquels nous attribuons, à tort ou à raison, les plus beaux massacres des animaux que nous prenons aujourd'hui. C'est ensuite un de ses neveux, Charles-Achille Fould, qui remonte un vautrait en 1881 et démonte quatre ans plus tard en raison de l'entêtement mis par son frère et associé à attaquer les plus gros sangliers qui déciment la meute. Celle-ci est installée à la Butte Chaumont, que nous gravissons plusieurs fois par saison pour attaquer les cerfs de Solange d'Aymery, tandis que Jacqueline de Montal (le plus ancien bouton de l'équipage et toujours bien en selle), nous réserve les attaques de son pittoresque Bois de Roche-Élie.

Le Marquis de Champagné, qui découpe habituellement en Mayenne, vient de son château de Craon courir quelques sangliers en Écouves. Son Rallye Craonais (1905-1914) est monté sur un grand pied. On prête à un suiveur cette réflexion : « M. le Marquis de Champagné chasse pour que ça lui coûte. M. le Baron de Layre chasse pour que ça lui rapporte et M. le Comte de Falandre chasse pour son plaisir ». La vénerie du sanglier est ici dominée par le Vautrait Falandre. Fondé en 1895, continuation du Vautrait de Tertu, il chasse dans toutes les forêts du Perche et sa tenue bleue marenge apparaît souvent en Écouves. Il est mené de main de maître par le Comte Alphonse de Falandre et son histoire, si riche qu'elle ne saurait être abordée ici, reste à écrire.

Le Vautrait du Perche, couplant parfois avec le Rallye Laval, est titulaire de quelques licences de courre du sanglier en Écouves. Comme partout, la qualité des animaux est fort irrégulière mais lorsque nos amis ont la chance d'attaquer un cochon de bonne trempe ils ont, je crois, l'occasion d'apprécier toutes les beautés du territoire...



Jean de Kermaingant (Aquarelle de Karl Reille).

LA PETIT BOURG



Poster : Départ de Dieuffit pour le rendez-vous (Tableau de Karl Reille).







Charles Gillot (Tableau de Karl Reille).

SOUVENIRS DE DIEUFIT



Après en avoir survolé l'environnement passé et présent, revenons à l'Équipage Kermaingant.

Le voici en 1933-34 fixé dans l'Orne. Ses chiens sont d'abord au chenil de Chaumont (ancien chenil du Vautrait Fould), puis à la Casaquinerie, proche de l'étang de Radon, enfin au Plé, également sur la commune de Radon. L'adjudicataire de la chasse à courre est alors la Société d'Écouves (Duc d'Andifret-Pasquier, M. Jacques Fould, Comte de Rochefort...). Les chasses sont suivies par une brillante assistance à laquelle se joignent les officiers du 1^{er} Chasseurs. On a déjà fêté la prise du centième lorsque survient la guerre et la démonte de l'Équipage.



Vers 1947 : Émile Vivier et son limier Vigilant.

Tournons la page...

La paix revenue, Jean de Kermaingant est bien décidé à reprendre ses laisser-courre. Si la forêt d'Écouves est complètement dépeuplée, Andaines est restée relativement vive en animaux du fait d'un officier allemand en poste à Domfront qui s'est réservé la chasse et n'a prélevé que quelques cerfs choisis et assuré une garderie efficace.

La solution évidente est de réunir les deux territoires. Jean de Kermaingant et son nouvel associé, le Comte Henry de Falandre battent le rappel des veneurs d'Écouves et n'ont pas de mal à convaincre les anciens associés de M. Pierre Pardieu à l'Équipage d'Andaines (Comte Urbain du Pontavice, MM. François Crémère et Jacques Gillot).

Il faut se rappeler qu'à l'époque on manque de tout, et notamment de chiens. Par chance, M. Henri Doyen ne remontant pas l'Équipage de Longueplaine, accepte de prêter, puis de céder une quinzaine de chiens d'excellentes origines (Henri d'Andigné, Champchevrier...) avec lesquels il a chassé des sangliers comme louvetier pendant la guerre. À ceux-ci se joignent quelques chiens rescapés du Vautrait Falandre, quelques autres apportés par Pierre de Gasté ou par les anciens associés de l'Équipage d'Andaines. Il est décidé que, malgré ses très petits moyens, l'équipage découplera pour la première fois le jour de la Saint-Hubert 1946. La messe est célébrée dans l'intimité à la Chapelle des Prises, en forêt d'Andaines. On découple dix-huit chiens qui n'ont jamais goûté une voie de cerf, ont peur des chevaux, et réciproquement. Mais enfin, on chasse !

La saison 1946-47 laisse à tous ceux qui l'ont vécue des souvenirs inoubliables. On est presque fiers d'avoir pris deux cerfs boiteux, dont l'un inspira à Vivier, piqueux retraité de l'Équipage Pardieu, cette exclamation : « Des abois comme dans le temps ! » Mais les chiens ont de la qualité, l'équipage compte quelques veneurs chevronnés et, dès la seconde saison, on commence à prendre presque régulièrement. Les chiens ont occupé, d'abord provisoirement, au Champ de La Pierre, l'ancien chenil du Rallye Vendée-Poitou au Comte Olivier d'Andigné. Puis ils s'installent pour les chasses d'Écouves au Plé, propriété de Jean de Kermaingant, en bordure de forêt, et pour le reste de l'année au chenil de Dieufit, où ils sont toujours.

Pour pallier le manque d'animaux, il devient vite nécessaire de se déplacer.

C'est d'abord, en novembre 1948, à Beaumont-le-Roger où le Duc et la Duchesse de Magenta n'ont pas encore remonté le Rallye Malgré-Tout. Entreprise téméraire car le territoire est extrêmement vif en animaux qui, de plus, n'étant jamais chassés, sont tous debout ! Mais, à preuve que pour faire des chiens de change il n'est rien de tel que de chasser dans le grand change

pourvu qu'ils soient de bonne origine. Les nôtres vont surmonter brillamment des difficultés toutes nouvelles pour eux, prenant huit fois en dix chasses.

Puis, de 1952 à 1956, l'équipage va sonner quarante-cinq hallalis en quarante-huit chasses à Sillé-le-Guillaume, soit seul, soit couplant avec le Rallye Bretagne. Ce dernier est mené alors avec autant de compétence que d'autorité souriante par le Comte Yvonnick de Saint-Germain, assisté de Robert Potel, dit Daguet, dont la trompe est un enchantement. Nos chiens sont hébergés à l'Hôpital par le Baron Édouard d'Argenton, de si sympathique mémoire.

Au gré des circonstances, les déplacements occasionnels se succèdent. En février 1954, l'Équipage occupe pendant deux semaines les somptueuses installations du Luart et prend quatre cerfs dans ce territoire très vif de la Sarthe sur invitation du Marquis du Luart. Le 2 mars, après avoir pris deux cerfs à tête et un cerf dix-cors, nous attaquons, pour la quatrième et dernière sortie, un daguet. On nous avait prévenus : ici les daguets sont imprenables. De fait, notre daguet se remet dans une grosse harde de biches sans en décoller, et nous promenons ce troupeau indéfiniment sans pouvoir déharder... Les chiens mettent bas les uns après les autres. Il est vrai qu'à l'époque nous n'attaquions pas de meute à mort (j'y reviendrai) mais avec douze ou quinze chiens. Comme les chiens de meute n'avaient pas été donnés, nous découplons tout à l'incitation de notre hôte sur un cerf dix-cors qui est pris une heure et demie plus tard.

Autre déplacement, la petite forêt de Saint-Sever, dans le Calvados, d'un chasser agréable qui a connu, principalement entre les deux guerres, une activité de vénerie régulière, notamment avec l'Équipage Roger Laurent, l'Équipage du Petit Jard, le Rallye Navarre, l'Équipage du Marquis de Cornulier. On relève dans les livres des chasses de l'Équipage Chambray qu'un cerf chassé et pris dans le parc de Maillebois le 1^{er} mai 1886 fut « lié » et enfermé dans une écurie, puis envoyé par M. de Cornulier en forêt de Saint-Sever. C'était le 1 138^e cerf de l'équipage. On ne dit pas comment il fut acheminé à cette distance. L'Équipage Kermaingant était venu lui-même à Saint-Sever en 1937-38 prendre quelques animaux. Il y est donc revenu dans les années cinquante prendre quatre cerfs, dont le fameux cerf blanc, auréolé d'une légende locale. Les suiveurs nous avaient avertis qu'il était imprenable et ils faillirent avoir



Étang de Charentonne, le 8 mars 83 : le premier cerf pris à courre en forêt de St-Évroult depuis 70 ans.

raison car, attaqué tard il ne fut pris que près de minuit... En ce temps-là, on chassait volontiers de nuit. La curée eut lieu, comme il était de tradition, sur la place de Saint-Sever et lorsque nous fûmes arrivés au bout de notre répertoire de joyeuses fanfares, nous apprîmes que la curée s'était déroulée devant une maison dont le propriétaire venait de décéder.

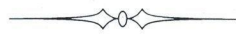
Il est vraisemblable que l'équipage a pris les derniers cerfs à courre de cette petite forêt, autrefois vive en animaux, mais d'où ils ont été bannis par les impératifs de la sylviculture.

Dans les années 70, nous avons renoué avec une tradition également ancienne en découplant en forêt de Saint-Évroult sur invitations du Comte de Nazelle et du Docteur du Lac de Fugères. Ce territoire, lui aussi très vif, qui avait été l'un des habituels de l'Équipage Chambray, n'avait pas vu de vénerie du cerf depuis environ soixante-dix ans.

En 1956, Henry de Falandre s'était rendu adjudicataire de la chasse à courre dans les forêts du Perche et de la Trappe en vue de conserver à la vénerie ces forêts, d'ailleurs pratiquement vides de grands animaux et qui, de ce fait, n'avaient pas trouvé acquéreurs. Il était convenu que les bêtes noires seraient réservées au Vautrait du Perche. Partant de là, il était logique de rechercher des attaques et des possibilités de faire suite dans les forêts privées voisines. Henry s'y employa avec d'autant plus de zèle, et de succès, qu'il s'agissait du territoire qui avait été celui du Vautrait Falandre. C'est ainsi que pendant sept années, de 1957 à 1964, chaque mois de mars, l'équipage a pu attaquer rarement en forêt du Perche mais régu-

lièrement au bois de Miserai, chez M. Judicaël Levesque, à la Milasse, chez le Comte et la Comtesse des Courtils, à La Ferté-Vidame chez le Général de Fontanges, etc. Nos chiens avaient retrouvé un ancien chenil du Vautrait Falandre à la Grande-Noé où Robert et Marinette de Longcamp nous réservaient chaque semaine l'accueil le plus chaleureux qui comptait pour beaucoup dans l'attrait de ce déplacement. Débuchers en plaine de Beauce, pour rentrer de Boissy-les-Perches sur La Ferté-Vidame ou La Saucelle, récris des chiens et son des trompes à la nuit dans les futaies de Senonches, bat-l'eau dans les bassins de Mousseuse devant les ruines du vieux château de La Ferté-

Vidame... Ceux qui ont eu le bonheur de participer à ces laisser-courre gardent le souvenir d'un magnifique territoire pour la vénerie du cerf par la variété et l'étendue des refuges ainsi que la qualité des animaux.



Depuis 1973, vingt ans déjà, le Rallye Touraine et l'Équipage Kermaingant découpent ensemble chaque saison et de solides liens d'amitié se sont créés entre eux.

Les façons de chasser, propres à chacun résultant, évidemment, des caractéristiques propres à leurs territoires, se sont parfaitement conciliées comme en témoigne le succès des laisser-courre et l'excellente ambiance qui n'a jamais cessé de régner. Pour les veneurs tourangeaux, les futaies et les buttes d'Écouves offrent des perspectives inhabituelles. Pour les Normands, ce sont les ajoncs des Landes, les ronces de la forêt de Beaumont, les étangs de Lancosme. Ces particularités et ces difficultés sont pour les uns et les autres autant d'expériences nouvelles et enrichissantes, tandis que l'accueil qui nous est réservé d'année en année par Solange Cheuvreux, le Marquis de Beaumont et les membres du Rallye Touraine complète bien agréablement notre plaisir.

Le 500^e cerf est pris le 10 mars 1962 à l'étang du Haut-Plair et les honneurs sont faits par Henry de



24 mars 1979 : hallali du 1 000^e cerf en forêt d'Écouves.



Chasse couplée en forêt d'Écouves : Mme Robert Cheuvreux, Maître d'Équipage du Rallye Touraine et le comte Hubert de Falandre, Maître de l'Équipage Kermaingant.

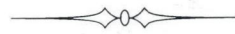
Falandre à son associé Jean de Kermaingant. Le 1 000^e est pris en Écouves le 24 mars 1979. C'est au tour d'Hubert de Falandre de faire les honneurs à notre toujours jeune maître d'équipage. La saison 1993-94 s'est terminée le 31 mars sur la prise du 1 397^e. Autant d'halalis qui jalonnent quarante-sept saisons de chasse depuis la remonte de l'équipage en 1946 avec leur lot de joies et de déceptions, les amis disparus, les nouveaux arrivés, qui se sont harmonieusement intégrés, et un bon millier de chiens passés par le chenil.

Comme un bouton égaré interrogeait un bûcheron sur la direction prise par la chasse, celui-ci répondit : « J'ai vu passer Monsieur La Branche (le piqueux de l'époque), il allait vers les étangs ; mais Jean-Jean est parti vers la Croix-Madame ». Il avait su créer, au sein de son équipage, une ambiance chaleureuse qui inspira un jour à un ami veneur de l'Oise cette réflexion aimable : « Tout veneur a deux équipages, le sien et puis l'Équipage Kermaingant »...

La personnalité de Jean de Kermaingant est assez bien décrite par les

paroles qui ont été adaptées à sa fanfare :

*Gai, sémillant et papillonnant
Tel est le portrait de Jean-Jean
Toujours sourire
Jamais maudire
Tel est le propre de cet ami charmant
en Saint-Hubert
Succès ou revers
Ne changeront son tempérament.*
Aussi différent que possible était le Comte Henry de Falandre et pourtant ces deux associés se complétaient admirablement. « L'Équipage Kermaingant, disait le Marquis de Vibraye, se prononce Kermaingant et s'écrit Falandre ». Sous un abord plutôt froid, il cachait une grande délicatesse et une amitié sur laquelle on savait pouvoir compter. J'ai eu l'insigne privilège de me trouver, par suite des circonstances, très proche de lui. J'ai pu ainsi, peut-être mieux que tout autre, apprécier sa connaissance encyclopédique de la vénerie, son souci des choses bien faites, son sens de l'organisation, sa passion pour le chien d'ordre et l'élevage, qui ont profondément et durablement marqué notre équipage.



Un mot sur quelques-uns des veneurs qui ont joué un rôle notoire au cours des premières saisons d'après-guerre.

À la reprise des laisser-courre en 1946, nous avons eu la chance de

Henry de Falandre nous quittait en 1976 puis ce fut Jean de Kermaingant, le fondateur de l'équipage.

Tout naturellement, Hubert de Falandre, qui avait été associé de ce dernier, lui succéda comme Maître d'Équipage.

Tous ceux qui ont connu Jean de Kermaingant se souviennent de son contact chaleureux, sa bonne humeur légendaire, son sens de la tradition. On l'appelait « Jean-Jean » et cela ne passait nullement pour une familiarité déplacée tant il savait inspirer à la fois le respect et l'affection. Une anecdote illustre bien la popularité de bon aloi dont il jouissait dans tous les milieux.



À Radon, La Branche et ses rapprocheurs : Falbala, Jaseur, Janissaire et Largesse. L'enfant, à gauche, est son fils Hubert, futur 1^{er} piqueux du Rallye Pique-Avant Nivernais.

compter parmi nous, en la personne de François Crémère, un « master » comme on dit aujourd'hui, particulièrement compétent et efficace. Il était le fils d'un officier de cavalerie, homme de cheval accompli et veneur averti, qui avait été un bouton actif du Vautrait Bertin puis Maître d'Équipage du Vautrait de Mimizan, au Duc de Westminster. Déjà, par deux fois avant guerre, François avait remis sur pied avec succès l'Équipage d'Andaines dont la meute avait été décimée par la pneumonie. Il avait un sens inné de la chasse, le don de mener les chiens « les rênes longues », sans par ailleurs s'imposer et restant toujours un charmant camarade. Il était de ces veneurs dont on dit qu'ils seraient capables de faire chasser une meute de cochons d'Inde...

Très différent était le Comte Urbain du Pontavice, mais également capable. Ancien bouton de l'Équipage d'Andaines, beau-frère d'Henry de Falandre, il eut d'abord le mérite d'être le principal initiateur de la fusion des deux équipages en 1946. Homme de terrain, bonne trompe, bon cavalier, bon valet de limier, il avait une grande expérience, ayant chassé tous les animaux. Il excellait à servir les chiens avec discrétion et efficacité. Intransigeant sur les principes, il nous disait : « Chassez pour bien chasser, vous ferez de belles chasses et vous prendrez ; chasser pour prendre, vous ferez de mauvaises chasses et vous ne prendrez pas ». Pascal La Touche, père du peintre de vénerie bien connu Claude Gaston La Touche, était lui aussi un veneur de terrain. Il avait passé toute sa jeunesse au village de Champsecret, en bordure de la forêt

d'Andaines, dans une ambiance de vénerie. On racontait qu'il avait dressé ses camarades de l'école communale à chasser en meute en se récriant si bien qu'il leur arrivait d'induire en erreur des veneurs égarés... Il avait suivi tous les équipa-

Lorsque Jean de Kermaingant arrive en Normandie en 1933, ses chiens sont servis par La Branche, un homme de vénerie de vieille école. Il était entré dans le métier en 1891 comme valet de chiens chez le Vicomte de Monsaulnin. Puis, comme premier piqueux, il avait servi les chiens de l'Équipage de la Grande Garenne (ou plutôt les chiennes puisque cet équipage avait la particularité de ne découpler que des chiennes). Il avait successivement chassé le lièvre avec le Comte de Maigret, le chevreuil avec le Comte de Beynac et le Comte de Songeons. Il arrivait donc à l'Équipage Kermaingant en 1929 avec un passé de vénerie bien rempli. Après la démonte de l'équipage, La Branche devait se retirer dans l'Oise et finir sa carrière en 1939, comme valet de limier au Rallye Pique-Avant Nivernais où son fils, Hubert Colladant a été l'un des grands piqueux contemporains.

À la reprise des laisser-courre, en 1946, l'équipage est servi par Vol-au-Vent, ancien valet de chiens monté à l'équipage du Baron de Layre. Mais il devra bientôt abandonner le métier pour raisons de santé. Hubert Nuges, qui lui succède en 1948, avait fait ses premières armes avant-guerre à l'Équipage Pardieu dont son oncle Vivier était le piqueux. Excellent valet de limier, d'un grand ascendant sur les chiens, il possédait par atavisme le sens et la passion de la chasse. Il sera à l'équipage pendant vingt-cinq ans jusqu'à son décès en 1974. Son épouse, Denise, allait continuer d'élever avec dévouement et compétence d'innombrables portées de chiots.

Arrivé comme second en 1963, Hubert Bigot, dit La Bruyère, le rem-



Le Comte Henry de Falandre.
(Tableau de Jacques de Poret)

ges qui avaient chassé dans la région avant et après la guerre de 14-18 et connaissait une foule d'anecdotes pittoresques et souvent très instructives qu'il racontait avec verve.

LA FALANDRE



plaça en 1974. Lui aussi est un homme de vénerie de tradition familiale, fils, petit-fils, beau-frère de piqueux... Son épouse, Yvette, assiste l'équipage en conduisant la camionnette ainsi qu'au chenil où les chiens l'adorent. Je ne dirai pas ici tout le bien que nous pensons d'eux pour ne pas heurter une modestie qui ne les rend que plus sympathiques.

Les chiens, notre joie et notre tourment !



Roquemaure.

Peu de choses à dire des chiens de l'équipage dans la période d'avant-guerre. Anglo-quelque chose, sans homogénéité ni type, comme d'ailleurs beaucoup de meutes de l'époque, notamment celle de l'Équipage d'Andaines. Mais ils chassaient et ils prenaient. Les chiens vont changer dès les années 50, sous l'influence d'Henry de Falandre, qui a pris l'élevage en main. En 1946, lors de la remonte, les possibilités de l'époque n'offraient pas grand choix. Certes, les chiens cédés par M. Doyen étaient de bonne origine, de même que les quelques apports extérieurs, mais le tout formait un petit lot très hétérogène. Un premier pas fut franchi avec l'arrivée de quelques chiens de réforme du Rallye Vouzeron, notamment un très bel étalon nommé Janissaire, dont on retrouve encore la trace dans certains de nos chiens actuels. Il faut ici saluer la mémoire de La Verdure qui avait pu et su maintenir au chenil de Vouzeron un élevage de superbes poitevins, remarquablement construits et étoffés, tout en présentant une grande distinction. Évidemment, pendant bien des années encore, nos chiens allaient manquer d'homogénéité et de critères de race définis. Pour ne citer

qu'un exemple, dans la portée de Brillador, père de Roquemaure, se trouvaient deux Blanc et Noir dont l'un, Bahadur, Français Blanc et Noir avant la lettre, fut cédé au Rallye Thiouzé où il fit souche sous le nom de Ben-Hur et couvrit des lices du Pique-Avant Nivernais. On nous disait : vos chiens sont des Blanc et Noir peints en tricolore. Henry de Falandre aimait le beau chien, le beau chassé et la belle musique. Il pensait trouver ces qualités dans le chien français et c'est ce qui a guidé sa démarche d'éleveur. Lui-même l'a écrit : « j'ai trouvé le Français tricolore plus que je n'ai voulu le faire ». On ne saurait mieux exprimer les principes qui l'ont inspiré qu'en citant ses propres paroles : « Tous nos chiens de cerf ont de l'anglais, ceux qui en ont le moins en ont encore assez s'ils ont la santé, s'ils sont capables de prendre. Le croisement a été employé comme remède, continuons à le considérer comme tel et gardons-nous d'en abuser. Nos bâtards ont encore des qualités fondamentales du chien français et plus ils s'en rapprochent, plus ils les conservent. Ce sont ces qualités qui nous font vibrer car nous chassons pour voir travailler nos chiens et les entendre carillonner avant que de chasser pour prendre vite et à quelque prix que ce soit ».

Ayant donc trouvé le Français tricolore, Henry dut batailler pendant des années avant d'obtenir, en 1957, que la Commission des Standards de la Société Centrale Canine, dont il était d'ailleurs membre, crée trois divisions nouvelles, les 6^e, 7^e et 8^e (Français tricolore, Blanc et Noir, Blanc et Orange). La nouvelle classification des grands chiens courants fut appliquée pour la première fois lors des Journées de la Vénerie en mai 1957 à Poitiers où étaient réunis trente-deux équipages et plus d'un millier de chiens d'ordre. Henry devait y obtenir des succès remarquables, notamment avec son chien Roquemaure classé premier des Français tricolores et en outre désigné comme le meilleur chien de la manifestation toutes races confondues.

Cependant, après quelques années, les résultats devinrent moins satisfaisants et Henry fut le premier conscient d'un demi-échec qu'il attribuait en partie au fait qu'il n'avait pas osé avoir recours à une consanguinité plus étroite. Mais je pense que la principale raison est que les produits des années 60-70 se révélèrent décevants sur le plan des qualités de chasse et furent donc éliminés. Par exemple, Roquemaure, qui était lui-même un excellent chien, n'a guère transmis ses qualités de chasse à sa descen-

dance. Or, si Henry avait en main tous les éléments, surtout parmi ses chiennes, pour faire sortir de beaux sujets, il était trop veneur pour faire passer la beauté avant les qualités de chasse. D'ailleurs, le Français tricolore n'était pas alors une race vraiment fixée. Aujourd'hui encore, qui peut être assuré de faire naître une portée tout à fait homogène ? Cependant le nombre des représentants de la race est en progression constante dans de nombreux équipages, ce qui honore la mémoire de celui qui en fut le promoteur. Parmi les apports extérieurs, à l'exclusion (peut-être à tort ?) de toute infusion directe de sang anglais, il faut citer les Billy de M. Hublot du Rivault, et surtout les échanges de saillies avec le Rallye Bretagne car Henry s'entendait très bien avec le remarquable éleveur qu'était son ami, le Comte de Saint-Germain.

À signaler, plus récemment, des apports appréciables de l'Équipage La Bourbansais tandis que les éléments provenant du Rallye Étoile se distinguent par leurs qualités de chasse. L'élevage est en bonne voie, comme l'indiquent les succès obtenus par les chiens qu'Hubert de Falandre a présentés en juin 93 à Chambord, lors de la Nationale du Club du Chien d'Ordre, avec une première et une deuxième place en Français tricolore et plusieurs lots de six bien classés.

Actuellement l'équipage présente un ensemble assez typé et homogène, manquant un peu de taille en général, peut-être en partie du fait de la trop forte proportion de chiennes. Nos chiens sont bien construits. Mais les juges leur reprochent un certain manque de distinc-



De droite à gauche : le Comte Henry de Falandre, Hubert et La Bruyère.



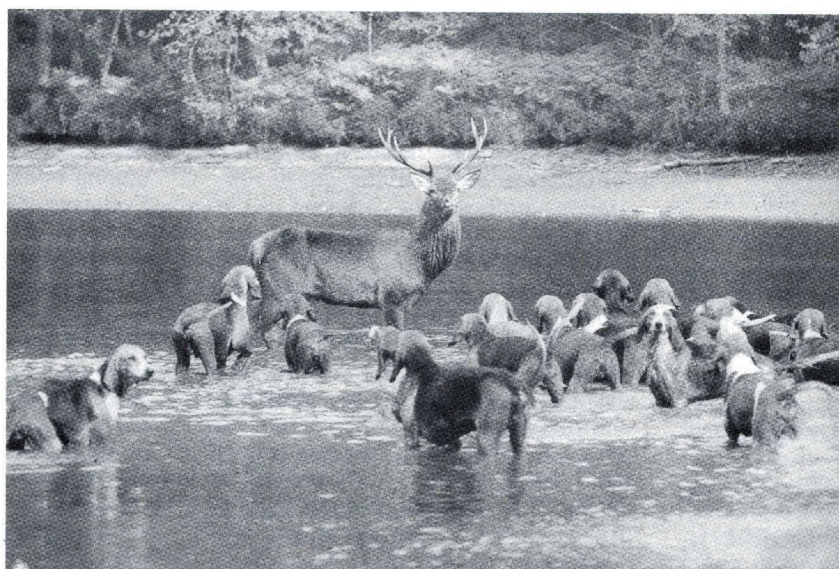
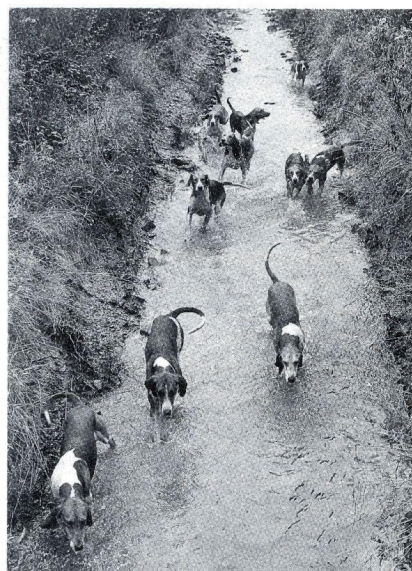
Avec
l'Équipage
Kermaingant



(Photos : S. Levoe)

en Écouves

et Andaines



(Photos : S. Levoye)



La Comtesse Henry de Falandre, son fils Jacques et le Vicomte Émile de La Besge, Poitiers 1957.

tion. Il est vrai que les tricolores à grand manteau noir, assez nombreux, sont sans doute d'un aspect moins flatteur que les tricolores classiques. Ils sont assez fins de nez, bons forlongeurs, d'un train suffisant, fiables dans le change, encore que parfois timorés en certaines circonstances. Collés à la voie défaut propre au chien français, donc nullement coupeurs. Manquant parfois d'entreprise et pas trop ralliants. Il sont très criants, comme l'a toujours voulu l'équipage : « Des tziganes », disait M. Pierre de Bodard.

Tels sont les chiens avec lesquels nous aimons chasser.

Un mot à propos d'un chien qui a beaucoup fait parler de lui : Dakota, Grand Bleu de Gascogne.

Henry de Falandre a rédigé avec talent, à son sujet, une charmante plaquette où son portrait est peut-être un peu enjolivé mais qui con-

tient de bien intéressantes réflexions. Il était le seul à défendre son chien, auquel nous ne ménagions pas les critiques et j'en assumais largement ma part... Je possède d'ailleurs un exemplaire de cette plaquette qu'Henry m'a dédiée en notant que Dakota était le seul cas où mon amitié lui avait fait défaut ! Ces discussions, et bien d'autres, n'ont d'ailleurs jamais rien altéré la bonne entente qui a toujours été de règle à l'équipage. Dakota était certainement doué de grandes qualités : un nez puissant, un amour de la chasse et un esprit d'entreprise qui ne se laissaient arrêter par rien. Mais il avait les défauts de ses qualités qui le rendaient proprement infernal à la chasse. On ne lui faisait pas confiance évidemment, et les chiens non plus car, autant pour attaquer que dans les défauts, il gênait considérablement leur travail. Il est vrai qu'en fin de carrière il s'était un peu assagi, cependant il n'a jamais été vraiment fiable. Il aurait convenu à ces veneurs d'un autre temps chassant tous animaux et pour qui il aurait été « le chien ». Curieusement, Henry n'a jamais voulu l'utiliser comme étalon de croisement et

c'est peut-être dommage de ne pas avoir ainsi tiré partie de ses indéniables qualités.

Il existait à l'Équipage d'Andaines une tradition bien établie d'attaque avec rapprocheurs qui s'est tout naturellement transmise à l'Équipage Kermaingant en 1946.

On découplait trois ou quatre chiens à la brisée et, après qu'ils aient attaqué, on les arrêtait dès que possible. Les chiens de meute étaient hardés au rendez-vous (ceci est resté une habitude), ou dans un carrefour plus proche de la brisée ; on faisait venir les hardes menées d'abord à pied, puis on prit vite l'habitude d'amener les chiens couplés au trot derrière un cheval et de harder là où les rapprocheurs avaient été arrêtés pour ensuite découpler. Plus tard, on en vint à amener à vive allure les chiens découplés, ce qui faisait gagner du temps. Une autre méthode, parfois utilisée lorsque nous chassions avec le Rallye Bretagne, consistait à placer des cavaliers de loin en loin depuis les hardes jusqu'à l'endroit où les rapprocheurs avaient été arrêtés. Chacun sonnait, pibolait ou appelait puis se taisait lorsque les chiens étaient passés devant lui. Les chiens du Rallye Bretagne étant assez habitués, cela se faisait bien et était très spectaculaire.

L'attaque avec rapprocheurs nous a rendu des services et évité des buissons creux dans les premières années d'après-guerre lorsque les forêts, surtout Écouves, étaient pauvres en animaux. Les valets de limier devaient souvent marcher longtemps avant d'avoir connaissance d'un animal et n'avaient pas toujours le temps de le travailler. Lorsque nous disions à Vivier, qui a été notre maître et avait toujours attaqué avec des rapprocheurs, que nous n'avions pu fermer notre brisée, il nous rassurait : « Bah ! les chiens vont-ils pas rapprocher... ». Et de fait, ils rapprochaient et généralement attaquaient. Autre mérite de cette manière de faire : « le rideau se lève, comme disait alors une amie maître d'équipage, les acteurs sont à leur place ; peut-être ensuite la pièce sera-t-elle mauvaise, mais au moins elle a débuté dans l'ordre » et j'ajouterai : « tout ce qui va dans le sens de l'ordre est bon ». L'attaque avec rapprocheurs et l'attaque de meute à mort ont toujours, et pas seulement à l'Équipage Kermaingant, fait l'objet de

discussions dont on peut retrouver l'écho dans d'anciennes revue « Vénérerie ». Il est certain que suivre le travail de rapprocheurs qui débrouillent patiemment une voie haute est fort plaisant mais, du point de vue efficacité, la vénérerie étant, comme l'art militaire, « un art simple (?) et tout d'exécution », on a toujours vu des équipages pratiquer l'une ou l'autre méthode avec un égal succès. De nos jours, cette discussion n'est plus d'actualité, et d'ailleurs, dans nos forêts souvent très vives en animaux, l'usage de rapprocheurs ne se justifierait plus.

Par ailleurs, dans l'attaque de meute à mort, il est évident que ce sont les chiens qui choisissent leur animal. Or il est prouvé que le prélèvement ainsi réalisé touche évidemment les animaux handicapés pour une raison quelconque mais aussi les classes d'âge dans les mêmes proportions que le font les prédateurs naturels comme les loups, là où ils existent encore. Cet argument écologique qui n'est pas sans intérêt. Ainsi, sur 850 cerfs pris en 30 saisons par l'Équipage Kermaingant, attaqués de meute à mort, on relève 30 % de daguets, 45 % de cerfs de 3, 4 ou 5 ans, et 25 % de cerfs plus âgés.

Henry de Falandre, peut-être parce qu'il ne suivait pas à cheval, n'appréciait pas l'attaque avec quelques rapprocheurs. « Au cerf, on a toujours le temps... » disait-il avec un agacement compréhensible. Il avait gardé le souvenir du vautrait où l'on attaquait de meute à mort avec quarante chiens qui rapprochaient. Mais au Vautrait Falandre, les animaux étaient en général très bien rembuchés et surtout la voie du sanglier, comme celle du chevreuil d'ailleurs, se prête bien au rapprocher, ce qui n'est pas le cas de la voie du cerf. Le rapprocheur est un chien qui est habitué à goûter une voie froide, il aime travailler tranquillement sans être dérangé dans son travail, ce qui est à mon avis incompatible avec l'attaque de meute à mort.

Bref, à l'équipage, on avait progressivement faussé l'attaque avec rapprocheurs en frappant à la brisée non plus avec trois ou quatre chiens mais avec une bonne quinzaine ; mais alors le train n'est plus le même et l'on arrête pas aussi facilement.

Le 15 novembre 1960, en Écouves, nous attaquons dans le Bouillon, une enceinte vaste et peu praticable. L'animal, un daguet, prend aussitôt un parti sans que l'on ait pu arrêter le pseudo-rapprocheurs, et gagne directement le bois de Fontaineriant en bout de forêt domaniale vers Sées, bois privé très mal percé à l'époque, où il se fait bat-



Retour à la Grande Noé depuis l'étang de la Benotte en forêt de Senonches (25 km avec trois chevaux de main).

tre longuement. A plusieurs reprises nous décidons d'aller chercher les chiens de meute hardés au carrefour des Verreries (environ 5 km) mais à chaque fois l'animal semblait vouloir rentrer en forêt domaniale nous renouons ; puis, à nouveau, l'animal recule dans Fontaineriant. Lorsqu'il se décide enfin à rentrer en forêt, il a au moins une heure de chasse. Les « rapprocheurs » sont arrêtés à la route de La Ferrière-Béchet ; Hubert va aux hardes (2 km) d'un temps de galop, revient avec les chiens découplés. On met à la voie, grands récris : un cerf dix-cors devant les chiens. Les « rapprocheurs » mettent bas, évidemment, et l'on arrête non sans mal les chiens de meute qui ne peuvent comprendre pourquoi. Déplorable leçon pour tout le monde. On foule sans retrouver le daguet et on rentre piteusement. Et, depuis ce jour-là, l'équipage a toujours attaqué de meute à mort.

ment de quinze kilomètres, voire vingt ou vingt-cinq, c'est-à-dire qu'il n'était pas rare de retraire de nuit pour arriver au chenil vers dix ou onze heures du soir. C'était assez folklorique, un peu rude, mais cela ne manquait pas d'un certain charme. Chevaux et chiens supportaient très bien (les gens aussi !) même après des chasses dures et je pense que c'était plutôt salubre. Les chiens étaient plus endurcis que de nos jours, moins de boiteux, moins de chiens perdus. Les chevaux étaient très habitués à aller en main, par deux ou par trois. Enfin, c'était plus économique que les camions... Bien entendu est arrivé le jour où la circulation, même sur les petites routes, a rendu impossible cette façon de se déplacer.

Tout le monde sait que la règle, pour un équipage de cerf, est d'arrêter la tête au besoin pour rameuter.

Jusque vers 1970 les chiens et les chevaux de l'écurie de Dieufit allaient toujours au rendez-vous à pied et retraient de même.

En Écouves, où le chenil du Plé est en bordure de forêt, cela représentait cinq à dix kilomètres aller et autant pour retraire, parfois un peu plus.

En Andaines, où Dieufit est déjà à six kilomètres du rendez-vous le plus proche, il s'agissait fréquem-

À l'équipage, nous n'avons presque jamais procédé ainsi préférant voir les chiens se débrouiller par eux-mêmes pour rallier. Ils maintiennent, s'il le faut, en queue, et généralement cela marche assez bien sauf dans le cas d'une chasse qui perce sans défaut et qui ne permet pas aux retardataires de rallier. C'est peut-être pousser un peu loin le principe de laisser faire les chiens et je ne dis pas que nous ayons raison, mais il est vrai qu'un territoire

comme Écouves aussi accidenté, avec de vastes enceintes souvent mal percées, ne permet pas toujours d'intervenir. De plus, il faudrait avoir des chiens très sous le fouet, ce qui n'est pas non plus notre point fort. Bref, n'ayant jamais eu l'habitude d'arrêter la tête, nous ne savons pas le faire et donc nous ne le faisons pas. C'est ce qu'on appelle un cercle vicieux.

L'équipage est remonté essentiellement en trotteurs, comme partout...

avec quelques rares selles français ou pur sang, ces derniers ayant naturellement la préférence des éleveurs (n'est-ce pas Pierre de Gasté...). Personne ne relaie, même pas La Bruyère, ce qui étonne quelquefois les amis venus d'autres équipages.

À la suite du repeuplement assez satisfaisant des massifs d'Écouves et surtout d'Andaines, il est apparu que ces deux territoires excédaient le potentiel d'un seul équipage de cerf. En 1979, le Rallye Étoile à M. Michel Robillard, manquant par ailleurs d'animaux pour poursuivre une activité normale de vautrait a repris le territoire d'Andaines et mis



André Anjou, responsable de l'écurie de Dieufit pendant quarante ans.

ses chiens dans la voie du cerf avec le succès que l'on sait. La meilleure entente règne entre les deux équipages qui découpent ensemble plusieurs fois par saison. Écouves est donc redevenu le territoire de base de l'Équipage Kermaingant. Grâce à d'aimables invitations dans des bois privés, tels que le Gué aux

Biches ou Messei, les chiens marqués du « F » Flandre peuvent encore faire entendre leurs récris dans ce massif d'Andaines resté cher au cœur des plus anciens boutons et suiveurs de l'équipage.

Charles Gillot
Juillet 1994

Présent au rendez-vous à l'Étoile d'Andaines le 30 septembre 1933 et à celui du Rendez-vous des Gardes en Écouves le 31 mars 1994, seul Charles Gillot pouvait écrire l'histoire de nos territoires et celle de l'équipage dont il est la mémoire la plus fidèle.

Il a su évoquer des souvenirs qui nous font parcourir nos merveilleuses forêts, rencontrer quelques grands veneurs disparus. Il nous raconte simplement comment nous y chassons aujourd'hui — bien ou mal peut-être — mais toujours dans le respect des traditions et de l'animal chassé.

Mais l'article de Charles est néanmoins incomplet. Par modestie sans doute il oublie de dire que si le 24 mars 1979, pour la fête prévue, je faisais officiellement les honneurs du millièm cerf à Jeanjean, le 3 mars déjà, entouré de tous les



boutons, je les lui avais fait, disons pour le vrai millièm, pris au Gué aux Biches en Andaines.

Il oublie également de citer une personnalité qui elle aussi marque la vie quotidienne de l'équipage. Il s'agit de lui-même, bien entendu.

Chaque jour de chasse, Charles arrive en forêt à l'heure matinale du pied pour ne la quitter qu'à celle, très tardive s'il le faut, du dernier chien retrouvé. Depuis près de cinquante saisons, tant en son cher Dieufit qu'à cheval derrière les chiens, avec autant de discrétion que de compétence, il met ses talents de veneur complet mais exigeant à la disposition de l'équipage. Je tiens à le remercier ici au nom de tous.

Hubert de Falandre,
Maître d'Équipage